

Petite Revue du Tiers-Ordre.

ET DES

INTÉRÊTS DU CŒUR DE JÉSUS.

VOL. IV

MONTREAL, JUILLET 1887

No 6



LE CIEL.

C'était sous le beau ciel d'Italie, à cette heure mystérieuse où le calme et le silence du soir détachent doucement l'âme des choses présentes pour l'élever vers l'autre monde. Augustin et sa mère s'entretenaient du bonheur du ciel, dans l'abandon d'une intime amitié. Mon fils, lui dit alors sainte Monique, que fais-je encore ici-bas? Rien ne m'attache plus à la terre; ma mission est remplie, j'ai gagné ton cœur à la vertu, à ton Dieu; que fais-

je donc encore ici ? Et elle portait ses yeux sur son fils, puis elle les élevait vers le ciel. Alors Augustin lui répondit sans doute par ces belles paroles qu'il aimait à répéter : Ma mère, dans le ciel, nous verrons, nous aimerons, nous nous reposerons, *videbimus, amabimus, vacabimus* : nous verrons Dieu, nous l'aimerons, nous nous reposerons.

A l'exemple des Saints, pensons souvent au ciel ; cette pensée nous fera trouver la force dans l'épreuve, la consolation dans la peine, un motif puissant pour nous faire avancer dans le chemin de la vertu. Pénétrons donc pour un instant, autant qu'il est donné à de faibles mortels de pouvoir le faire, pénétrons dans ce séjour de bonheur, pour lequel nous avons tous été créés.

L'homme ici-bas n'est pas capable de voir Dieu, et de plus il ne pourrait en supporter la vue ; il serait, comme le dit l'Écriture, accablé par sa gloire et sa majesté ; « personne, a dit Dieu dans l'*Exode*, ne peut me voir et vivre. » Qu'y a-t-il d'étonnant ? nous ne pourrions sans perdre la vue, regarder constamment le soleil dans son éclat, comment notre esprit serait-il capable, sans succomber, de jeter un regard dans cet océan de la lumière, de la sainteté, de la majesté de Dieu ?

Mais Dieu donne à l'âme, à son entrée dans le ciel, la *lumière de la gloire*, c'est un secours surnaturel qui conforte l'intelligence du prédestiné, la complète, et la rend apte à voir Dieu.

Au ciel donc nous verrons Dieu, face à face, tel qu'il est, dans tout l'éclat de sa gloire et de sa majesté ; nous contemplerons ses divins attributs : sa bonté, sa toute-puissance, sa sagesse, son infinité, son éternité... Nous verrons clairement et nous comprendrons parfaitement les mystères de la foi que nous devons croire ici-bas sans les comprendre ; nous admirerons les merveilles de la création et du gouvernement du monde ; nous verrons tous les êtres créés et leurs propriétés ; en un mot nous verrons en Dieu le ciel et ses magnificences, Marie, tous les Saints, tous les Anges et les esprits célestes ; nous connaissons tout, suivant que nos mérites nous auront rendus aptes à puiser dans l'océan sans bornes de la divinité. Nous verrons tout cela d'un seul regard, à notre entrée dans la patrie céleste ; jamais nous n'éprouverons de l'ennui, mais ces connaissances se développeront en aspects toujours nouveaux durant toute l'éternité.

Ce n'est pas tout, aussitôt que nous aurons vu Dieu,

nous deviendrons semblables à lui, nous dit la sainte Ecriture; nous serons unis à lui, transformés en lui, comme le morceau de fer que l'on jette dans le feu, s'unit intimement au feu. Et cette transformation en Dieu est non une apparence, mais une réalité. « Il est bien vrai, comme le dit saint Bernard, que je conserverai mon essence (nature) humaine, mais elle aura une autre forme, une autre manière d'être, une autre force, une autre splendeur et une autre gloire, lorsque je paraîtrai devant la face de Dieu.» Dans la mesure de mes mérites, je serai beau comme Dieu, libre comme Dieu, en repos, heureux comme Dieu, et avec Dieu je vivrai et règnerai durant toute l'éternité.

Au milieu de cet océan de délices, nos cœurs brûleront du plus grand amour pour Dieu, et ils seront à jamais dans l'heureuse nécessité de l'aimer par-dessus tout et de ne vivre que de son amour : aimer Dieu et être aimés de lui, telle sera la vie de nos cœurs ; et cet amour mettra l'âme en pleine possession de la félicité de Dieu, il la fera participer à tous les biens du ciel.

Voilà une faible image du bonheur auquel Dieu nous destine tous, si nous voulons observer ses commandements.

Après la résurrection, les corps des prédestinés participeront au bonheur de leurs âmes, comme les corps des damnés partageront leurs supplices ; nous le disons dans nos prières chaque jour, *je crois à la résurrection de la chair* ; c'est-à-dire que nous croyons que nos corps ressusciteront un jour. Les corps des élus seront revêtus de quatre qualités : l'impassibilité, l'agilité, la subtilité et la clarté.

1. Ils seront impassibles, c'est-à-dire soustraits pour toujours à la souffrance. Au ciel, plus de faim ni de soif, plus de chaud ni de froid, plus de maladie, plus de fatigue, plus rien de tout ce qui peut nuire au corps ; eût-il même à traverser des flammes, il n'en ressentirait aucune atteinte.

2. Ils seront subtils, c'est-à-dire qu'ils pourront pénétrer la matière, ainsi que le faisait le corps du Fils de Dieu ressuscité ; il pénétra la roche où son sépulcre avait été creusé, il entra dans le Cénacle, les portes étant fermées ; ainsi seront nos corps après la résurrection, ils seront semblables aux esprits, sans perdre cependant leurs qualités naturelles, comme leurs formes, leurs dimensions, etc.

3. Ils seront agiles, c'est-à-dire qu'ils pourront se

transporter immédiatement d'un lieu à un autre, aussi prompts que la pensée, que l'éclair qui fend la nue de l'orient à l'occident. Le corps ne pèsera plus sur l'âme, comme en cette vie : il suivra au contraire les mouvements de l'âme avec une admirable agilité. Sa nature ne sera pas changée, il ne deviendra pas un esprit, mais semblable au corps de Jésus-Christ, il aura l'agilité d'un esprit. Et pour que nous ne croyions pas qu'une telle vitesse est impossible, nous en avons des images dans la nature : c'est la vitesse avec laquelle la lumière du soleil parcourt les 35 millions de lieues qui nous séparent de cet astre ; sa lumière franchit cette distance en 8 minutes 13 secondes ; c'est encore la rapidité de l'électricité.

4. Ils seront doués de la clarté. *Les justes, a dit Jésus-Christ, brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père* (Matth. XIII). Ils seront plus transparents que le cristal ; cette clarté pénétrera le corps du bienheureux, comme les rayons du soleil pénétrèrent le cristal.

Et voilà comment Jésus-Christ reformera notre corps si vil et si abject, en le rendant conforme à son corps glorieux (Philip. III).

“ L'âme au ciel, dit saint Bonaventure, possédera la santé sans maladie, la jeunesse sans vieillesse, le rassasiement sans dégoût, la liberté sans esclavage, la beauté sans difformité, l'immortalité sans souffrance, l'abondance sans privation, la paix sans trouble, la sûreté sans crainte, la science sans borne, l'honneur sans tache, la joie sans tristesse. Là, continue le docteur séraphique, les justes sont heureux par l'agrément du lieu qu'ils possèdent, par la joyeuse société dont ils font partie, par la gloire du corps qui les honore, par le monde qu'ils ont méprisé, par l'enfer auquel ils se sont soustraits.”

“ La jouissance des bienheureux, ajoute saint Anselme, ressemble à un océan. De même que le poisson y est entièrement environné d'eau, de même l'âme du juste est plongé dans les joies : joies intérieures, joies extérieures, joies en haut, joies en bas, joies partout et rien que joies.”

Oh ! allons au ciel à tout prix ! Fils de St François, vous êtes sur le chemin qui y conduit sûrement, marchez fermement. Que sont les ronces, les épines, les rochers, les précipices qui rendent ce chemin difficile ? au terme du voyage, nous ne jouirons que plus ardemment des délices du ciel.

Conférences sur le Tiers-Ordre

L'OBÉISSANCE

Un jour le Seigneur dit à sainte Catherine : “ La vie religieuse est semblable à une barque, qui reçoit les âmes remplies du désir de la perfection, et qui les dépose en sûreté dans le port de l'éternelle béatitude.” L'obéissance est la clef qui ouvre les portes du céleste royaume.

I

— L'obéissance occupe une place d'honneur parmi les vertus.

Par l'obéissance nous sacrifions à Dieu ce que nous avons de plus cher : notre propre volonté. “ C'est une très grande chose, dit St Grégoire, que de se quitter soi-même.”

En pratiquant l'obéissance, nous nous exerçons dans une multitude de vertus : l'humilité, la simplicité, la douceur, la foi, forment le cortège de l'âme soumise aux ordres de ceux qui la guident au nom de Dieu.

C'est par la désobéissance d'Adam que le péché et tous les maux sont entrés dans le monde ; au contraire, tous les biens nous sont venus par l'obéissance du Christ.

C'est par une soumission sincère que l'homme reconnaît Dieu pour son souverain Seigneur et Maître.

D'où vient que l'obéissance est en état de tuer les germes mauvais dans le cœur de l'homme, et d'y faire croître toutes les vertus ?—C'est qu'elle dompte et sanctifie la volonté, qui est la racine de tous nos actes bons et mauvais.

La soumission est le caractère de la sainteté. Plus l'obéissance est parfaite, plus la vraie perfection est éminente.

Jugez par là quelle récompense éclatante est réservée à cette vertu dans les cieux. — St Dosithée était d'une constitution faible et délicate ; il ne pouvait partager les jeûnes, les austérités des autres moines. Afin de compenser les veilles et l'abstinence de ses frères, le serviteur de Dieu s'appliquait à obéir ponctuellement aux moindres désirs de ses supérieurs, et à rendre aux malades tous les services dont ils avaient besoin. Après cinq années d'une pareille vie, il mourut, et Dieu révéla à l'abbé du monastère que Dosithée avait obtenu une gloire aussi éclatante que Paul et Antoine. Cette nouvelle déplut

aux moines. Comment ! s'écrièrent-ils ; à quoi bon jeûner et faire pénitence, si celui-là, qui n'a rien fait de semblable, reçoit une couronne si belle ?

Le Seigneur daigna parler une seconde fois. C'est là le fruit de l'obéissance, dit le Très-Haut ; vous ne connaissez pas encore l'excellence de cette vertu.

II

L'obéissance contribue dans une large mesure au bonheur de l'homme dès ici-bas.

En suivant les ordres de ceux qui sont établis au-dessus de nous, nous sommes certains d'accomplir la volonté de Dieu.

Dieu accorde à la soumission la plus douce des récompenses, la paix du cœur.

La désobéissance, au contraire, engendre l'ennui, le mécontentement, le trouble, l'inquiétude.

III

L'obéissance exige de notre part, non seulement des paroles polies et de belles promesses, mais des actes.

Il faut faire ce qui est commandé, avec exactitude, avec soin, avec zèle ; promptement, sans délai, sans excuses, avec joie.

De plus, il faut obéir avec une intention pure ; non afin d'obtenir des louanges, les bonnes grâces des supérieurs, certaines faveurs que l'on désire ; il ne faut avoir en vue que d'accomplir la volonté divine, de plaire au divin Maître.

IV

Soyons soumis avec amour aux supérieurs de l'ordre et à notre sainte règle. Sans cette soumission il n'y a plus d'ordre possible ; il n'y a plus que le désordre.

La règle est pour nous le chemin du ciel, le sentier qui mène au paradis.

La fidélité aux observances qu'elle demande de nous exige, il est vrai, quelques efforts. Mais le Christ n'a-t-il pas dit : " Le royaume des cieux souffre violence ? Efforcez-vous l'entrer par la porte étroite ? "

Ah ! qu'elle est sûre la route de l'obéissance ! Ne cessons pas de le redire : l'obéissance est la clef d'or qui ouvre la porte du royaume céleste.

(A continuer.)

Ferais-je bien d'entrer dans le Tiers-Ordre ?

Combien de personnes se posent chaque jour cette question ? A chacune de nos réunions, à nos réceptions, à nos solennités, surtout, un grand nombre de personnes dévotes viennent se joindre à nous. Témoins émus, souvent fortement poussés par la grâce de Dieu à demander leur admission dans la fraternité, il y en a bien peu qui n'entendent pas au fond de leur cœur cette voix : *Pourqu'on n'entres-tu pas dans le Tiers-Ordre ?*

Le supposant que cette pensée ne vous serait pas encore venue, posez-vous-la dès maintenant, et si vous n'êtes pas rebelle à la grâce, la réponse sera facile et heureuse.

Sachez-le bien.

Le temps n'est plus où, par une inconcevable aberration, la piété était considérée comme le lot exclusif des femmes. La dévotion, c'est-à-dire le dévouement à Dieu, à Jésus-Christ Fils de Dieu, à Marie Mère de Dieu, à l'Eglise famille de Dieu, à chacune des âmes filles de Dieu, convient à tout le monde, et l'on ne voit pas pourquoi le sexe fort serait toujours le sexe faible quand il s'agit de tendre à la perfection, de progresser dans la vertu. Tout au contraire, s'il a la prééminence, il doit l'exemple.

Aujourd'hui, parmi les hommes qui ont le bon sens de prendre la religion au sérieux, et qui désirent ne pas s'exposer par leur faute à un interminable purgatoire, un bon nombre s'agrège au Tiers-Ordre. Beaucoup d'autres imiteraient ceux-là, si le Tiers-Ordre était mieux connu.

Voulez-vous savoir ce que les Tiers-Ordres ont fait dans le passé ? Ecoutez un tertiaire contemporain, M. le comte de Nicolai, parlant de cette salutaire institution dans une assemblée de laïques, au *Congrès des catholiques* tenu à Paris en 1884 :

“ La création du Tiers Ordre, a dit le Père Lacordaire dans son magnifique langage, introduisit la vie religieuse jusqu'au sein du foyer domestique. Le monde se peupla de jeunes filles, de veuves, de gens mariés, d'hommes de tout état, qui portaient publiquement les insignes d'un ordre religieux, et s'astreignaient à ses pratiques dans le secret de leurs maisons. Toute chambre devenait une cellule et toute maison une Thébaïde. L'histoire des Tiers-Ordres est une des plus belles que l'on puisse lire. Ils ont produit des saints, depuis le trône jusqu'à l'esca-

beau, avec une telle abondance que le désert et le cloître pouvaient s'en trouver jaloux."

" Les tertiaires étaient partout, sur le trône, à l'armée, dans les charges publiques, dans toutes les professions ; Louis VIII, Blanche de Castille, saint Louis son fils, Elisabeth de Hongrie, Philippe II, roi d'Espagne, Marguerite de Provence, Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, et le reste. Dante, Christophe Colomb, Michel-Ange, étaient tertiaires ; et ces chrétiens généreux, donnant l'exemple des vertus dans la vie séculière, accomplissaient sans respect humain les devoirs imposés par la règle. En Italie, leur nombre toujours croissant déconcerta les projets impies de Frédéric Barberousse, empereur d'Allemagne, qui faisait au Saint Siège une guerre acharnée. C'est au point que Pierre des Vignes, le grand chancelier de l'Allemagne de ce temps-là, effrayé d'une institution qui éclaircissait de toute part les rangs des factieux, se plaignait à son maître Frédéric Barberousse, disant que l'œuvre de saint François avait plus fait contre son parti que de nombreuses armées."

Et l'orateur concluait ainsi :

" Entrons dans les Tiers-Ordres. Notre devoir nous le demande. Dieu veut l'homme parfait, car la perfection c'est notre raison d'être ; mais si ce but est le même pour tous, tous n'y sont pas conduits par le même chemin. Heureux ceux à qui Dieu a fait entendre de bonne heure la douce parole : " Mon fils, donne-moi ton cœur ! " Heureux aussi ceux qu'il appelle à lui par la voie du sacrifice ! Mais à nous, laïques, s'il ne nous a pas été donné d'entendre le grand appel du Maître, nous n'en sommes pas moins appelés à la perfection de notre état, et, en conséquence, à suivre strictement les préceptes et l'esprit de l'Évangile, la voie du salut."

" Qu'on ne nous dise pas que les Tiers-Ordres ont fait leur temps ! La vérité est éternelle. Donc, tant qu'il y aura une terre et sur cette terre vivront des créatures rachetées du sang de Jésus-Christ, il sera vrai que c'est dans l'exercice de la douceur, de l'humilité, de la charité, en un mot dans l'essence même des Tiers-Ordres, que se trouve la voie la plus assurée."

" Messieurs, nous tous qui sommes ici, membres des Comités catholiques, des Conférences de saint Vincent de Paul, des Cercles catholiques d'ouvriers, professeurs et étudiants des universités catholiques, nous sommes avant

tout les enfants soumis et dévoués de la sainte Eglise Romaine, les enfants de Léon XIII. Notre Père a parlé ; il nous a dit : " Entrez dans les Tiers-Ordres." Ecoutez-le ; car, ainsi que Celui dont il est le Vicaire, il a " la parole de la vie éternelle."

LA DOCTRINE CATHOLIQUE

SUR LES QUESTIONS SOCIALES

La vraie doctrine sur les questions sociales est toute contenue dans un livre de 558 pages, inspiré par le plus pur souffle théologique, et portant ce titre : *Association chrétienne des Honnêtes Gens sur le terrain des affaires*. Il contient divers rapports présentés au Congrès de Paris des Directeurs de Associations ouvrières catholiques, du 8 au 12 octobre 1883 ; mais ce qui le rend surtout précieux, c'est le considérable appendice qui suit ces rapports. L'appendice et plusieurs des autres écrits de ce livre sont dus à la plume du T. R. P. Ludovic de Besse. L'auteur est un théologien disciple de saint Thomas ; il fait donc entendre une voix d'autorité pour les catholiques, et plus particulièrement pour les tertiaires de saint François, car il est religieux capucin, et, comme eux, fils de leur grand maître. En conséquence, je viens proposer à mes frères du Tiers-Ordre, l'étude de cet important ouvrage dont, sans autre préambule, je commence l'analyse.

UNION DU SPIRITUEL ET DU TEMPOREL DANS LES AFFAIRES

I

L'homme qui réfléchit constate les faits exposés ci-après :

1. Tout le monde se rencontre sur le terrain des affaires. Le peuple y va pour gagner sa vie par le travail ; les riches y vont pour se procurer les choses de la vie. Tous les rangs, toutes les opinions se rapprochent sur ce terrain.

2. La quantité de nos dépenses surpasse incomparablement celle de nos aumônes. Pour ceux qui n'ont que le strict nécessaire, le budget des aumônes est zéro, pendant que celui des dépenses pour vivre, se vêtir et se loger, atteint plusieurs centaines de francs. Chez les riches, qui

ont du superflu, la proportion varie entre 1 et 10 pour cent, c'est-à-dire que les fournisseurs reçoivent des milliers de francs, pendant que les pauvres et les œuvres en obtiennent à peine quelques centaines.

3. Les fournisseurs sont extrêmement sensibles à la question de clientèle. Elever chaque jour le chiffre de leurs affaires, gagner quelque client de plus, de ceux qui payent bien, voilà le rêve de tout commerçant.

4. Dans la multitude des petits ateliers appartenant aux divers fournisseurs répandus sur la surface d'une grande ville, il y en a un bon nombre qui sont des foyers de corruption et d'impiété, où va se perdre la jeunesse ouvrière, au sortir de nos écoles.

De ces quatre faits, découlent logiquement ce corollaire :

Les catholiques ont le devoir de prêter la plus grande attention à ce que devient l'argent de leurs dépenses journalières, et d'en diriger le cours au profit du travail chrétien.

II

Il est manifeste que si, par un concert universel, la quantité gigantesque de nos achats quotidiens, au lieu d'aller entretenir le vice et l'impiété, comme la chose se passe chaque jour, prenait régulièrement la direction des bons ateliers, ceux-ci acquerraient une prospérité croissante, qui profiterait tout entière à l'honnêteté des mœurs et à la pureté de la foi dans le monde du travail.

Les ateliers n'étant que les écoles secondaires et supérieures des enfants du peuple, notre droit et notre devoir de les rendre chrétiens, en usant pour cela de nos dépenses, sont aussi incontestables que notre droit et notre devoir de créer, avec nos aumônes, des écoles primaires catholiques.

Si, fermement résolu de protéger le travail chrétien, nous dirigeons nos moindres dépenses de manière à corriger les mauvais ateliers en récompensant les bons, alors nos actions les plus ordinaires seraient autant d'actes de charité.

La protection du travail chrétien n'est donc que la pratique de la justice sociale. L'ordre et la paix exigent impérieusement qu'on encourage ceux qui font le bien, et qu'on décourage ceux qui font le mal. A la vérité, le pouvoir public peut seul punir les criminels ; mais chacun de nous peut récompenser les bons. Il suffit de leur

réserver notre estime, notre affection, notre crédit et notre argent. Que si, manquant à cette justice élémentaire, nous allons chaque jour prodiguer nos faveurs au vice, Dieu, pour nous châtier, permettra que les autorités supérieures manquent d'énergie dans la répression du mal.

Cette protection du travail chrétien est une obligation morale des plus graves, et qui résulte directement des dogmes de notre foi et des commandements les plus saints du christianisme, ceux de la Justice et de la Charité. En nier l'opportunité, sous prétexte qu'il ne faut pas *mêler la religion aux affaires*, c'est nier l'union du spirituel et du temporel, ce qui attaque directement l'Incarnation. C'est préférer un intérêt matériel et momentané au salut des âmes, ce qui est un crime contre la charité. C'est s'exposer à constituer des avantages pour des ennemis implacables de Dieu et de l'Eglise, ce qui est une iniquité révoltante.

La vérité déjà évidente de ces affirmations sera mise encore plus en lumière par l'examen détaillé de trois principes.

1. *L'obligation de fuir les occasions prochaines du péché mortel, surtout quand elles sont permanentes.*

Tous les enfants du peuple, au sortir des écoles chrétiennes, sont exposés à se trouver dans des occasions prochaines et permanentes de péché mortel, le jour où ils entrent dans de mauvais ateliers. L'obligation de fuir l'occasion devient alors pour eux rigoureuse, et si la charité nous impose un devoir quelconque vis-à-vis de ces enfants, c'est d'abord de les arracher au danger qui les menace.

2. Le second principe est *celui qui défend de coopérer au mal et qui ordonne de coopérer au bien*. Ce principe a des applications incessantes sur le terrain des affaires, car tout bénéfice procuré à un commerçant, qu'on le veuille ou non, devient une coopération indirecte au bien ou au mal qui se fait dans sa maison de commerce.

3. Le troisième principe est *l'obligation de connaître à quelles personnes on rend des services matériels*, pour avoir la certitude que ces services ne deviendront pas une coopération indirecte à un mal défendu par la loi de Dieu.

Nous reprendrons un à un ces trois principes.

Frère RAPHAËL, tertiaire.

(A continuer)

Hymne à saint François d'Assise*(Sur l'air de: Faibles mortels)*

I

O noble saint François d'Assise,
 Prêtez l'oreille à nos accents :
 Nous célébrons avec l'Eglise
 Vos bienfaits toujours renaissants !
 Presque au seuil de votre existence,
 Vous charmiez le faible pécheur
 Par votre amour pour le Sauveur,
 Vos suaves conseils et votre pénitence !

CHŒUR

Toujours, ange des cieus, toujours gardez nos cœurs
 Contre toutes les malices
 Et les artifices
 Des esprits tentateurs !
 O! ! notre âme
 Vous proclame
 Le plus puissant des divins bienfaiteurs !

II

A l'âge sercin de la vie,
 Où l'homme se livre aux plaisirs,
 Vous abandonniez sans envie
 Le monde avec ses vains désirs.
 La charité—divine étoile—
 Dans votre âme allumait ses feux ;
 Et Jesus montrait à vos yeux
 Sur la mer de douleurs votre esquif à la voile !
 Chœur : Toujours, ange des cieus, etc.

III

Il nous disait : " Va par le monde
 " Prêcher à tous ma sainte loi ;
 " Va combattre le vice immonde ;
 " Fais naître dans les cœurs la foi ! "
 Nouveau soldat plein de courage,
 Vous obéites à sa voix,
 Prenant pour seule arme sa croix,
 Pour unique drapeau sa radieuse image !
 Chœur : Toujours, etc.

IV

Vos sermons remplis d'éloquence
 Electrisaient les plus méchants ;
 Vos vertus et votre indulgence
 Avaient des charmes séduisants.
 Maints sceptiques suivaient vos traces
 Sans songer à se convertir,
 Lorsque, soudain, le repentir
 Pénétrait dans leur âme avec ses flots de grâces !
 Chœur : Toujours, etc.

V

Puis quand sonna l'heure dernière,
 Dieu vous trouva mûr pour le ciel :
 Vous aviez bu l'absinthe amère,
 Et vous alliez boire le miel !
 O saint François, ami de l'ordre,
 Mettez la *paix* dans notre cœur
 Afin qu'il devienne meilleur,
 Et protégez toujours votre œuvre : le Tiers-Ordre !

CHŒUR :

Toujours, ange des cieux, toujours gardez nos cœurs
 Contre toutes les malices
 Et les artifices
 Des esprits tentateurs !
 Oh ! notre âme
 Vous proclame
 Le plus puissant des divins bienfaiteurs !

J. B. CAOUPETTE.

Québec, 20 mai 1887.

Le cantique ci-dessus a été composé par M. J. B. Caouette, de Québec, déjà connu dans le monde littéraire. C'est un tribut d'honneur à saint François d'Assise, que nous sommes heureux de livrer à nos lecteurs.

Pèlerinage

DE LA FRATERNITÉ DU TIERS-ORDRE DE SAINT FRANÇOIS
 D'ASSISE DE MONTRÉAL A LA BONNE SAINTE ANNE DE
 BEAUPRÉ, LE MARDI 19 JUILLET 1887.

Un pèlerinage est un pieux voyage entrepris dans une pensée religieuse, soit pour remercier d'une grâce reçue, soit pour implorer quelque faveur particulière. Un dévot pèlerin marche sur les traces des fidèles de l'ancienne loi, qui, chaque année, visitaient le temple de Jérusalem. En cela, il imite la Ste Vierge et St Joseph, Ste Anne et St Joachim, son époux, qui ne manquaient jamais ce saint pèlerinage.

DISPOSITION

Pour retirer du pèlerinage tous les fruits possibles, il faut : 1. Bien s'y préparer en se recueillant dès la veille ; penser à nos péchés si nombreux, et s'exciter à la confiance envers Ste Anne, qui fait tant de prodiges ; 2. Faire une bonne confession ; 3. Entreprendre le voyage avec une grande pureté d'intention, faisant passer les besoins de l'âme avant ceux du corps. Il serait bon d'avoir en

vue spécialement un vice à corriger et une vertu à acquérir, prenant pour cela en considération notre défaut dominant; 4. afin d'établir une solidarité de mérites entre tous les pèlerins, il faut se joindre d'abord aux intentions générales du pèlerinage, puis à celles de chacun des pèlerins en particulier.

PENDANT LE PÈLERINAGE

Il faut éviter soigneusement toute dissipation; le recueillement et la modestie sans affectation doivent être l'ornement de chaque pèlerin. En allant, chacun de ses actes doit être une préparation à la Sainte Communion, et à la vénération des Saintes Reliques; en revenant, ils doivent en être une action de grâce.

APRÈS LE PÈLERINAGE

1. Remercier souvent la Bonne Sainte Anne des grâces reçues, ou continuer de la prier, si on n'a pas été exaucé;
2. Être fidèle aux résolutions prises;
3. Ne pas manquer de publier les faveurs signalées qu'on aurait pu obtenir.

INTENTIONS GÉNÉRALES DU PÈLERINAGE :

1. Le règne de Jésus-Christ;—
2. Le triomphe de L'Eglise;—
3. La vénération de Marie;—
4. Notre Saint-Père Léon XIII;—
5. L'épiscopat canadien;—
6. La sanctification du clergé;—
7. La propagation du Tiers-Ordre;—
8. La fidélité de notre patrie;—
9. Le perfectionnement des tertiaires;—
10. La dévotion des Canadiens envers Ste Anne.—
11. Le soulagement des âmes du Purgatoire.

INDULGENCES A GAGNER :

1. Une indulgence plénière: confession, communion dans l'église Ste-Anne, et prière pour la propagation de la foi et suivant les intentions du Souverain Pontife.

2. Sept ans et sept quarantaines : visite et prières.

3. Quarante jours : autant de fois que l'on y fait de visites et qu'on y récite un *Pater* et un *Ave* en faveur des personnes qui y ont été recommandées aux prières.

4. Enfin, cent vingt jours accordés par Mgr l'Archevêque de Montréal pour la récitation des prières désignées.

Le bateau le "Canada" quittera son quai ordinaire à 6 heures P. M. et reviendra jeudi matin de bonne heure.

Un programme indiquant l'ordre de tout le pèlerinage,

du chant et des prières, sera distribué à chaque pèlerin.

Les bénéfices, s'il y en a, seront versés au fonds spécial pour l'acquisition d'une nouvelle église pour le Tiers-Ordre. Le prix des billets est de \$2,00; ils sont en vente chez MM. Cadieux & Derome, libraires, rue Notre-Dame.

La Vision de sainte Anne

LÉGENDE

Je vous salue, Marie, pleine de grâce.

Or, sainte Anne habitait Nazareth en Judée ;
Par la main du Seigneur, à son insu, guidée,
Elle élevait alors, dans la crainte du mal,
Grandissant à la fois en vertu, en stature,
Sa fille, blonde enfant à l'aspect virginal.
Marie était son nom ; elle était belle et pure,
Et sous ses longs cheveux aux reflets chatoyants
Elle semblait voiler l'éclat de ses quinze ans.

Un matin, l'aube à peine éveillait la nature ;
Sous l'adorant abri d'un rosier, blanc de fleurs,
Le front penché, suivant de ses regards songeurs
Le fil léger glissant entre ses doigts habiles,
Marie était assise au seuil de sa maison.
—Au loin, un gai soleil dorait les champs fertiles,
Car on était au jour de la chaude saison ;
Et la Vierge naïve, au travail assidue,
D'un fin tissu de lin brodait les plis soyeux,
En murmurant tout bas, d'une voix ingénue,
Un chant nazaréen, un cantique pieux,
Du Fils de Jéhovah prédisant la venue...
Et son âme charmée enviait le bonheur
De tous ceux qui vivraient à ce moment suprême,
Recevant le salut de ce jeune Sauveur,
Né du sang de David, —aussi bien qu'elle-même !
Et sa main s'arrêta... —Mais sainte Anne qui vit
Sa fille tout à coup rester inoccupée,
Sans prononcer un mot, tendrement lui sourit,
Et lui rendit l'aiguille à ses doigts échappée...

“ O mère, —dit l'enfant. —oh ! qu'il est doux d'aimer,
“ De louer le Seigneur et d'être sa servante !...
“ Donner son âme à Dieu ! — Quel vœu peut-on former
“ Qui soit plus beau ?... jamais !... ” — Une larme brillante
Chaste perle d'amour, sur sa joue apparut...
Et sainte Anne aussitôt, par un miracle étrange,
Dans les airs embaumés crut voir passer un ange
Qui, prenant cette larme, au ciel bleu disparut...
Surprise, contemplant Marie encor pensive,

Elle vit resplendir autour de ses cheveux,
Un nimbe éblouissant... et la Mère craintive
Comprit que l'Éternel sur *Elle* avait les yeux !

*
*
*
*
*

Alors prenant le voile, ouvrage de Marie,
Et de baisers furtifs couvrant son blanc tissu,
Elle le déploya sur la tête chérie
De sa fille à genoux :—“ Trésor que j'ai reçu
“ Comme un don précieux, mon enfant, sois bénie ! ”
—Dit-elle en soupirant.—“ Je te rends au Seigneur,
“ Car je lis l'avenir, c'est *toi* qu'il a choisie !
“ Chaste Vierge, bientôt Mère de mon Sauveur,
“ Je vois ton fils vainqueur, aux morts porter la vie !—
“ Mais, hélas !... que de pleurs couleront de tes yeux !...
“ Pleurs sacrés, pleurs sans prix, que les anges joyeux,
“ Comme on sème des fleurs, sèmeront sur la terre
“ Pour y faire germer le dévouement austère,
“ L'inaltérable foi, le radieux espoir,
“ Et la divine paix, compagne du devoir.
“ Je te salue, Enfant, Rose ici-bas cueillie
“ Pour embaumer les cieus ! Mon âme reste unie
“ A ton sort éclatant ;—grâce à toi désormais
“ L'univers bénira la Mère de Marie :
“ Parmi les bienheureux je prends place à jamais ! ”
Et l'Enfant, s'abimant dans le mystère immense,
Levant son regard pur, vit les cieus s'entr'ouvrir :
Et les anges, émus devant son innocence,
Chantaient : “ Alleluia !... Le paradis commence :
“ Les temps sont accomplis, Jésus-Christ va venir ! ”

L'Apostolat des Enfants de Marie.

Echos des Fraternités

MONTREAL

Le 27 mai dernier, il y a eu réception dans la fraternité du Tiers Ordre de Montréal. Voici les noms des frères admis :

Ont pris le saint habit :

Charles Simard, frère François d'Assise ;—Léon Gravel, frère Léon ;—Louis Hogue, frère Léon ;—Théodule Lecuyer, frère François d'Assise ;—Henry Howison, frère Jean-Baptiste ;—Aimé Maucotel, frère Alphonse de Ligouri ;—Sévère Lafleur, frère François de Paule ;—Auguste Michel, frère Michel des Saints.

Ont fait leur profession :

Léandre Demers, frère Frédéric ;—Vital Lafleur, frère Thomas d'Aquin ;—Charles Valeur, frère Joseph.

Appel au Clergé en faveur des Fraternités du Tiers-Ordre

Le R. P. Alfred, l'auteur zélé de l'ouvrage *AU CLERGÉ, Le Tiers-Ordre, Remède social*, envoie les lignes suivantes aux *Annales franciscaines*. Nous les reproduisons, sachant qu'elles ne pourront que contribuer au développement du Tiers-Ordre.

“ Quand le pasteur retrouve quelque brebis égarée, quelle n'est pas sa joie en la rapportant au bercail. Cette joie devient débordante quand un zélé missionnaire lui ramène en foule celles qu'il poursuivait en vain.

“ Hélas ! tous nos reconquis de la grâce en temps de mission sont loin de persévérer ; c'est même le petit nombre qui reste fidèle ; le reflux a bientôt saisi et emporté ces sauvés d'un moment. De là de nouvelles tristesses.

“ Mais quand un de ces chers convertis persévère vaillamment, donne l'exemple, et, père de famille, retient dans le devoir tout le personnel de sa maison, quand il console Notre-Seigneur par sa pieuse constance, édifie la paroisse par son assistance régulière aux offices, quand, bravant le respect humain, il vient pieusement et plusieurs fois par an s'asseoir à la Table sainte, quand, devenant zélé pour la gloire de Dieu, il s'adonne aux œuvres de miséricorde, affirme courageusement sa foi et la défend au besoin ; quand, en un mot, il est en tout et toujours franchement chrétien, alors le cœur du pasteur est heureux de ce spectacle qui le console, et saintement fier de cet homme de cœur, l'honneur de sa paroisse.

“ Cet homme, c'est le Tertiaire de saint François.

“ Qui ne voit dès lors le bien considérable que doit opérer dans une paroisse un groupe uni de tels chrétiens, *une fraternité d'hommes*.

“ C'est là précisément que s'est porté le regard profond du Souverain Pontife, quand il a conçu son vaste projet de sauver la société par le Tiers-Ordre.

“ Constituer partout ces phalanges d'élite, en retrem-pant dans la vaillance chrétienne et dans l'union la plus étroite tous les combattants de la sainte Eglise, pour les opposer aux flots envahissants de ses innombrables ennemis : telle est la pensée du grand pontife.

“ Cette considération est trop évidente pour ne pas s'imposer, et tout cœur de prêtre y adhère aussitôt ; mais

le *comment* se dresse en même temps et refoule ces bons desseins.

“ Nous croyons venir en aide aux pasteurs d'âmes et à nos missionnaires, en leur proposant quelques moyens pour la formation d'une fraternité d'hommes.

I. Aux prêtres des paroisses.

1. Commencez par initier au Tiers-Ordre un ou deux bons chrétiens, puis trois ou quatre.

2. Appliquez-vous à leur formation spirituelle, cultivez de votre mieux ces âmes dociles ; c'est le grain qui doit germer et se multiplier plus tard en raison de vos efforts.

3. Faites connaître le Tiers-Ordre selon la recommandation de Léon XIII, en exposant ses avantages et la facilité de sa pratique, soit par la prédication, soit en faisant circuler quelques petits livres sur ce sujet (1).

4. Si vous avez déjà des sœurs tertiaires, poussez-les souvent et prudemment à gagner au Tiers-Ordre leurs époux, pères ou parents. Ce moyen trop négligé est des plus efficace. Nous devrions souvent rappeler à nos bonnes Tertiaires d'employer leur zèle dans ce sens.

5. Profiter d'une occasion, retraite ou mission, pour lancer le filet et faire une plus large capture. Quant au mode d'organisation de la fraternité, vous le trouverez dans les manuels.

II. Aux missionnaires.

1. Ne jamais quitter une paroisse sans y avoir laissé ne fût-ce qu'un *Tertiaire* comme semence, ou prise de possession au nom de saint François et du Souverain Pontife.

2. Si la localité est petite, ou les hommes sans pratique religieuse et rebelles, faire dresser par M. le curé une liste des quelques meilleurs chrétiens de sa paroisse. Les convoquer au presbytère ou à la sacristie, et, dans une ou deux réunions spéciales, leur parler du Tiers Ordre, inscrire le nom de ceux qui se présentent, et fixer le moment de leur réception.

(1) L'œuvre de saint François de Sales, réédite en ce moment le petit opuscule de Mgr de Ségur sur le Tiers-Ordre, modifié conformément à la nouvelle règle. Nous l'annoncerons dès qu'il paraîtra. C'est un livre excellent pour propager le Tiers-Ordre, et en faire pénétrer l'esprit.

C'est ainsi que nous avons fait avec succès dans quelques localités.

3. Parler en chaire et souvent du Tiers-Ordre, en gloses, avant ou après le sermon ; *insister*, c'est à ce prix seulement que l'on détermine les hommes, les invitant à se faire inscrire avant la clôture de la mission.

4. Préparer tout ce qui est nécessaire pour une réception générale, publique ou privée selon les circonstances.

“ La création de ces fraternités d'hommes étant le bien le plus précieux et le plus solide que nous puissions faire dans une paroisse, nous ne saurions trop nous y appliquer.

“ Avec ces moyens et cette insistence, nous avons groupé, dans presque toutes nos missions, un très grand nombre d'hommes ; dernièrement nous eûmes la consolation d'en voir cent se présenter à la fois et s'enrôler dans le Tiers Ordre.”

FR. ALFRED, *Miss. Cap.*

Le Chemin de la Croix

A LA PORTÉE DES GENS OCCUPÉS

Il n'y a pas de pratique plus enrichie d'indulgences que le Chemin de la Croix ; il n'y en a pas, non plus, de plus propre à nous initier aux mystères de la Passion de Notre-Seigneur, source de toute grâce et de toute vertu ; on ne saurait donc trop s'appliquer à le faire souvent et à le bien faire. Il est bon, à ce propos, de faire observer qu'il n'est pas nécessaire, pour gagner les indulgences, de lire telle ou telle prière devant chaque station, d'y demeurer à genoux plus ou moins de temps, de façon à employer une demi-heure ou trois quarts d'heure à cette pieuse pratique. Ce qui est requis, c'est de se *placer* et de *prier* un instant devant chaque croix ou tableau, et ne ferait-on qu'une aspiration de foi et d'amour devant le mystère représenté, on aurait suffisamment rempli les conditions voulues. On n'a pas tous les jours le temps où la dévotion de consacrer une demi-heure à un exercice d'ailleurs facultatif. En faisant les stations de la manière que nous venons d'indiquer, le cœur conserve son entraînement, les devoirs d'état ne sont pas négligés, il y a peut-être plus d'élan du cœur quoique moins de réflexions de l'esprit, et on reviendra volontiers s'unir au Sau-

veur portant sa croix, sans se rebuter jamais d'un exercice qui a peu coûté à notre faiblesse. Il serait loin de notre pensée de vouloir détourner les âmes des salutaires réflexions et des pieux sentiments qu'inspire l'examen recueilli et prolongé des souffrances de notre adorable Maître; le Chemin de la Croix, fait posément et par manière de méditation, est une des oraisons les plus salutaires et les plus fructueuses. Mais le principe posé, il faut faire la part des exigences diverses: une femme de ménage, une mère de famille pourra dérober un quart d'heure à ses occupations, mais pas plus. Qu'elle ne renonce pas au Chemin de la Croix puisqu'elle peut le faire ainsi.

Une jeune fille bonne, mais peu fervente, une jeune ouvrière, sont rebutées à la pensée d'un trop long exercice, où leur cœur, peu fait aux sentiments surnaturels, sera desséché plutôt qu'embrassé par de longues lectures. Qu'ils essaient, et qu'avec une humble confiance ils répètent quatorze fois, devant les mystères douloureux de la Passion, qu'ils voudraient aimer Jésus et se consacrer sans retour à lui.

Ces observations ne s'adressent qu'au Chemin de la Croix fait en particulier; elles ne sauraient s'appliquer à la cérémonie du Chemin de la Croix en usage dans nos églises et toujours suivie par tant de fidèles. Nous ne saurions trop en recommander l'exacte fréquentation. On prie toujours mieux, et il y a plus de grâces quand on est plusieurs et dans sa paroisse.

CHRONIQUE

Canonisation.—Une heureuse nouvelle nous est arrivée au Canada. Sa Grandeur Mgr l'Archevêque de Montréal a reçu le Décret relatif au procès de *sandi* pour la béatification de la Vénérable Sœur Marguerite Bourgeoise.

—Le procès sur la recherche des écrits de la Mère d'Youville est terminé et sera bientôt envoyé à Rome.

L'Eglise catholique en Ecosse au xvii^e siècle.—L'un des nombreux et admirables martyrs qui ont illustré l'Eglise catholique en Angleterre au xvi^e et au xvii^e siècle est le P. Jean Ogilvie, de la Compagnie de Jésus. Ses actes présentent cet intérêt particulier, qu'ils démontrent mieux que d'autres, que nos martyrs sont tombés en défendant leur foi, et nullement, comme le prétend plus d'un historien protestant, victimes de luttes purement politiques. Le passage que nous allons citer est on ne peut plus concluant en ce sens.

Comme Ogilvie marchait au supplice, un ministre protestant s'approcha de lui et se mit à lui parler de la sorte : " Mon cher Ogilvie, je vous plains de vous obstiner ainsi à finir par une mort infâme." Le Père lui répondit avec sa présence d'esprit ordinaire : " Dépend-il de moi de mourir ou de ne pas mourir ? Je n'y puis rien ! on m'a déclaré coupable de haute trahison, et c'est pour cela que je meurs." — " Trahison ! dit le ministre, il s'agit bien de cela ! Croyez-moi, abjurez le pape et le papisme, on vous pardonnera tout et on vous comblera de faveurs." — " Vous vous moquez de moi, dit le Père. — " Non, dit le ministre, je parle sérieusement et j'ai qualité pour le faire ; car mylord l'Archevêque m'a chargé de vous offrir sa fille en mariage, avec la plus belle prébende du diocèse comme dot, si je vous décidais à venir à nous."

Pendant ce dialogue, on était arrivé au pied de l'échafaud. Le prédicant conjurait le martyr de consentir à vivre. Le père répondait qu'il le voulait bien pourvu que ce fût avec honneur. — " Mais, répondit le ministre, je vous l'ai dit et je vous le répète, vous serez comblé d'honneurs." — " Eh bien, dit Ogilvie, faites-moi le plaisir de répéter tout haut et devant tous ce que vous venez de me dire." — " Je ne demande pas mieux, dit le ministre." — Alors Ogilvie s'écria : " Ecoutez ce que le ministre veut vous dire." — Et celui-ci dit à haute voix : " Je promets à sieur Ogilvie la vie, la fille de l'Archevêque et une riche prébende, s'il veut être des nôtres." — " Entendez-vous, dit le père, et êtes-vous prêts à en rendre témoignage si vous en êtes requis ?" — " Oui, nous l'avons entendu, s'écria la foule, et nous en témoignerons ! Descendez, sieur Ogilvie, descendez de l'échafaud." — " Alors, reprit Ogilvie, je n'aurai plus à craindre d'être poursuivi pour trahison !" — " Non, non, lui cria-t-on de tous côtés." — " Si je suis ici, c'est donc uniquement à cause de ma religion, c'est là mon seul crime ?" — " Oui, la religion seule !" — " Très bien, s'écrie Ogilvie, c'est plus que je n'en voulais. C'est pour ma religion seule que je suis condamné à mort. Pour elle, je donnerais joyeusement cent vies, si je les avais ; je n'en ai qu'une, arrachez-la-moi donc et hâtez-vous. Quant à ma religion, jamais vous ne me l'arracherez. A ces mots, le ministre interrompt Ogilvie et ordonna au bourreau d'achever son office.

Ces détails sont consignés dans la déposition authentique du P. Browere, qui les tenait lui-même de la bouche de son propre père, gentilhomme écossais catholique, témoin oculaire du martyr du P. Ogilvie.

Question romaine.—Par la force des choses, la question romaine redevient plus vivante que jamais, et s'impose aux préoccupations même de ceux qui, naguère, la proclamaient à jamais enterrée. C'est ce que la *Civiltà Cattolica* constate dans un magnifique article, où elle montre le prestige grandissant de la Papauté, et le contraste saisissant entre l'admirable puissance du Pape et l'humiliante impuissance de la Révolution.

Dans ce même article, la *Civiltà* cite cet aveu remarquable du juif Arbib dans la *Libertà* : « Le gouvernement est légal, parce qu'il est soutenu par la force, mais ce n'est pas le gouvernement voulu par le pays. *L'Italie vraie, l'Italie réelle est avec le Pape et pour le Pape, elle espère dans le Pape.* Voyez, continue l'écrivain juif, comme les

églises sont remplies et comme les salles électorales sont désertes ! Que peu de gens font usage du droit électoral ! Et savez-vous pourquoi ? Parce qu'ils ne croient pas en vous, parce qu'ils vous considèrent comme un gouvernement transitoire destiné à disparaître. »

—De son côté la *Revue politique et littéraire*, organe résolument libre-penseur, s'exprime ainsi :

« Il est inutile de se le dissimuler, et, quoi qu'on pense sur le fond de la question, on est contraint de le reconnaître : *la question romaine est rentrée dans le domaine de la diplomatie et des faits.* »

—Enfin, l'un des journaux radicaux de Londres, le *Pall Mall Gazette*, écrivait, il y a quelques jours, dans un article sur le rétablissement des rapports officiels entre le Saint-Siège et le gouvernement de la Reine :

« L'Angleterre peut bien imiter l'exemple que lui donne M. de Bismarck, le plus habile homme d'Etat de notre temps. Le Saint-Siège peut devenir un jour le *centre de la paix* en Europe, et on ne voit pas pourquoi l'Angleterre tiendrait à rester en dehors d'un centre d'influence appelé à faire de grandes choses pour l'humanité et la civilisation. »

—En attendant l'heureux jour où la grande voix de Léon XIII aura été définitivement entendue et comprise par les peuples désabusés, les catholiques se pressent, le cœur rempli d'espérance et d'amour, aux pieds de leur Père infallible, et rivalisent d'ardeur pour fêter son Jubilé sacerdotal.

Les Enfants prédicateurs

Un bon curé de campagne a raconté ce qui suit :

« Au dernier carême, voyant que beaucoup ne venaient pas m'entendre et ne feraient pas leurs Pâques, j'eus idée de me servir de mes enfants pour tenter un effort décisif. C'était au dimanche de la Passion. J'organise une procession avec mes petits apôtres. Nous sortons de l'église au moment où l'on descendait des villages pour assister à la messe. Nous chantions avec entrain les « *Commandements de DIEU,* » avec le refrain : « *Vive le Seigneur.* »

« Nous parcourons toutes les rues du bourg, chantant toujours. Je donne un signal ; tous s'arrêtent, je demande à haute voix : Mes enfants, dites-moi où vont ceux qui travaillent le dimanche ? « En enfer ! » répondent très fort les chers petits.

« Et nous continuons notre marche, chantant en chœur.

Les dimanches tu garderas
En servant Dieu dévotement !
Vive le Seigneur !

« Nous nous arrêtons de nouveau : « Où vont ceux qui jurent et blasphèment ? — En enfer, disent les enfants. —

Où vont les voleurs?—En enfer!—Où vont les calomnieux?—En enfer!—Où vont les sensuels?—En enfer! Et nous reprenions le défilé, chantant à pleine voix :

Le bien d'autrui tu ne prendras
Ni retiendras à ton esclent !
Vive le Seigneur !

« Plus loin on s'arrête encore :

« Où vont ceux qui ne se confessent pas?—En enfer!—Où vont ceux qui ne font pas leurs Pâques?—En enfer!—Et ceux qui sans nécessité mangent de la viande le vendredi?—En enfer!» Et nous marchons encore en chantant les Commandements de l'Eglise.

« Nous nous arrêlâmes six ou sept fois, et mes enfants redisaient avec force, et je l'ose dire, *avec une gravité inusitée à leur âge*, leur terrible : « En enfer! en enfer!» Les gens, même les plus ennemis, regardaient stupéfiés, ôtant leurs casquettes et leurs bonnets. Un homme qui travaillait, charriant du bois ce dimanche-là, est arrêté par la procession ; il le fait de bonne grâce, mais il s'entend condamner par le sermon de nos enfants. Il s'en alla tête basse, sans murmure ni menace ; chose étonnante pour un caractère de son espèce. Il ne fut pas seul à être ému ; le dimanche suivant, il y avait plus de monde à la messe paroissiale, et les communions pascales ont été cette année presque *décuplées*.

VIE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

CHAPITRE XIII

IRDIGENCE DE LA PORTIONCULE.—NOUVELLES PRÉDICATIONS DE FRANÇOIS.—ALEXANDRE DE HALÈS.

(1221-1223)

(Suite)

Citons encore la réponse de Notre-Seigneur à sainte Brigitte. Comme elle avait un doute sur l'authenticité de cette indulgence, le Sauveur lui apparut et lui dit : « Ma fille, le mensonge ne se trouve point où habitent la vérité et le feu de la divine charité. Or, François, mon fidèle serviteur, avait en lui la vérité, et ce qu'il a dit est vrai. Voyant l'indifférence des hommes à l'égard de Dieu, et leur insatiable passion pour les biens de la terre, il me demanda une marque d'amour, afin d'éteindre en

leurs âmes le feu de la cupidité et d'y allumer celui de la charité; la marque que je lui donnai, moi qui suis l'Amour, ce fut que tous ceux qui viendraient les mains vides dans sa demeure, s'en retourneraient pleins de mes bénédictions et avec l'entière rémission de leurs péchés."

Du reste, pour tout catholique, un mot tranche la question: "Rome a parlé." Les successeurs de Pierre ont solennellement confirmé cette Indulgence, l'ont étendue à toutes les églises des trois Ordres, et, par une faveur exceptionnelle, ils l'ont laissé subsister dans les années jubilaires, et même en temps d'interdit. (1) Aussi tous les peuples sont-ils venus avec confiance visiter cette modeste chapelle de la Portioncule, qui est devenue, avec la *Santa Casa* de Lorette, l'un des joyaux de l'Italie et l'un des sanctuaires les plus vénérés du monde. Ce petit coin de l'Ombrie est vraiment la terre classique des miracles, et le souvenir de saint François s'y perpétue sous une double forme. Là, tous les ans, les buissons du jardin se recouvrent de roses blanches et rouges, à la tige sans épines, aux fleurs tachés de sang (2); et tous les ans aussi, du 1^{er} au 2 août, des milliers de pèlerins (3) accourent de tous les pays, viennent prier où pria le Séraphin d'Assise, chercher le pardon qu'il obtint pour eux, et reconquérir avec la pureté de l'innocence baptismale, les joies, seules désirables, du divin amour. Le pavé de la chapelle est littéralement usé par les genoux des fidèles, et les mu-

(1) Urbain VIII et Clément VIII. Que nos lecteurs examinent à loisir les richesses théologiques que renferme cette indulgence de la Portioncule, et ils verront qu'elle est vraiment la perle de l'écrin séraphique. Puissance de la prière, toute-puissance suppliante de Marie, primauté d'honneur et de juridiction de la papauté, tous les dogmes les plus importants du *Credo* catholique s'y trouvent affirmés. De plus, elle a trois caractères qui la distinguent éminemment de toutes les autres indulgences: 1. Son origine, que nous avons racontée; 2. sa répétition à chaque visite; et 3. sa perpétuité. C'était la première fois que le Saint-Siège accordait une indulgence à perpétuité sans œuvres, sans aumône ni jeûne. En vertu d'un indult apostolique, elle suit partout l'enfant de saint François que le malheur des temps ou quelque révolution contraint à rentrer pour un moment dans la nuit des catacombes. Il lui suffira d'y dresser un autel: cet autel sera pour lui une autre Sainte-Marie-des-Anges, et il y trouvera la Portioncule des révolutions.

(2) Si l'on transplante ailleurs ces buissons, les épines renaissent, et les taches de sang disparaissent.

(3) Le nombre des pèlerins dépassa deux cent mille, du temps de saint Bernardin de Sienne.

railles ont gardé l'empreinte des baisers brûlants de six générations. En vérité, n'est-on pas forcé de convenir que ces lieux bénis sont abreuvés de gloire, et que ce champ de bataille de la pénitence éclipse tous les champs de bataille de l'ambition humaine ? Où trouver plus de merveilles réunies ? Et y a-t-il dans l'histoire de l'Eglise une page plus consolante pour les pécheurs ? On ne sait ce qu'il faut le plus admirer ici, ou du zèle de saint François pour le salut des âmes, ou de la puissance de Dieu qui, avec des riens, produit des merveilles, afin que, par ce contraste entre la faiblesse des moyens et la puissance des résultats, les hommes soient obligés de s'écrier : " Le doigt de Dieu est là ! "

Une chose non moins étonnante, c'est le soin jaloux avec lequel la Providence veille sur les pierres de cet humble sanctuaire. Deux fois, en 1832 et en 1854, des tremblements de terre ont fortement endommagé la splendide basilique dont le xvi^e siècle l'a recouvert comme d'un manteau de reine ; cent fois les révolutions politiques ont bouleversé le pays : la Portioncule est toujours debout, intacte, avec le doux parfum de pauvreté qui s'exhale de ses murs nus et grossiers. Puisse-t-elle échapper au vandalisme de l'impiété moderne, comme elle a résisté jusqu'ici aux injures du temps ! Puisse-t-elle revoir bientôt les multitudes, l'ardeur et la piété du moyen âge ! Et puisse toute chapelle des enfants de saint François est une autre Sainte-Marie-des-Anges, puissent les peuples modernes revenir à ce facile pèlerinage ! Car (ils ne devraient jamais l'oublier) c'est dans les sanctuaires de la Vierge Immaculée et par sa miséricordieuse intercession, qu'ils retrouveront les deux éléments les plus essentiels de la vie sociale : la paix dans le temps, et l'espérance d'une vie meilleure.

En l'année 1222, dans l'intervalle entre les deux scènes de la Portioncule, François, toujours dévoré du zèle des âmes, avait fait une longue excursion à travers l'Italie méridionale, la seule partie de la Péninsule qu'il n'eût pas encore évangélisée. Descendant par Rome, Gaëte et Naples, il s'était avancé jusqu'à la pointe de la presqu'île pour visiter en passant la grotte du mont Santo-Angelo ou mont Gargano, si célèbre par l'apparition de l'archange saint Michel ; puis, il était remonté vers l'Ombrie, en longeant le littoral de l'Adriatique. Nous ne le suivrons pas dans tous les détails de cette course apostolique, pour ne

point fatiguer nos lecteurs ; mais nous nous contenterons d'en rapporter les principaux incidents.

A Toscanella, notre Bienheureux, logeant dans la maison d'un gentilhomme dont le fils avait les deux jambes paralysées, guérit le jeune malade d'un signe de croix. A Rome, il lia connaissance avec le prince Matthieu de Rubéis, de la famille patricienne des Orsini. Matthieu revêtit l'habit de la pénitence ; son entrée dans le Tiers-Ordre fit éclat, et son exemple attira dans le nouvel Institut une foule de personnages de distinction. Avec François, les bénédictions du ciel descendirent sur la maison de son hôte ; le saint Patriarche les y affermit par une prédiction qui toucha tous les cœurs. Le prince avait un fils encore à la mamelle ; il pria le saint, en qui il avait toute confiance, de le bénir. François bénit donc le petit Jean (c'était le nom de l'enfant prédestiné) ; puis, il le prit dans ses bras, le couvrit de caresses, et attachant sur lui des regards pleins de bienveillance, il s'écria : " Cet enfant ne sera pas un Religieux de notre Ordre, mais il en sera le protecteur. On ne le comptera pas parmi les fidèles, mais on le reconnaîtra pour le Pasteur universel, et nos Frères auront une grande joie de vivre sous son ombre." Quarante et un ans après, Jean des Ursins était nommé Cardinal-protecteur des Franciscains, et en 1277 il montait sur le trône pontifical, sous le nom de Nicolas III. Ainsi se vérifiait la prophétie de notre saint.

De Rome, François se rendit à Subiaco, pour visiter la grotte de saint Benoît, l'illustre fondateur de la vie monastique en Occident. On lui montra le buisson épineux où, six siècles auparavant, dans une tentation semblable à la sienne, saint Benoît avait amorti le feu de la concupiscence. Considérant ces ronces comme une sorte de lit triomphal où avait brillé l'héroïsme de ce vaillant athlète, il les baisa avec respect, fit dessus le signe de la croix, et aussitôt elles se transformèrent en rosiers. Elles subsistent encore de nos jours comme un témoin séculaire des deux grands patriarches.

De là, François vint à Gaëte, port antique et célèbre où le ciel autorisa sa mission par deux prodiges. Un jour que le serviteur de Dieu prêchait sur la place publique, en face de la rade, et que la foule s'attroupait autour de lui pour toucher le bord de ses vêtements, il se jeta seul dans une barque pour échapper à ces démonstrations

importunes. Au grand étonnement de tous, la barque s'éloigna du rivage, sans effort de rame, et comme si elle eût obéi, au bras d'un pilote invisible ; puis elle s'arrêta, immobile au milieu des flots, pour permettre au saint de continuer sa prédication, et revint d'elle-même au rivage après la fin du discours, pendant que la multitude s'écoulaient lentement, silencieuse et ravie d'admiration. Qui donc aurait le cœur assez dur, assez obstiné dans l'erreur, pour mépriser la doctrine d'un apôtre auquel les créatures inanimées elles-mêmes se soumettaient avec empressement, comme si elles eussent eu conscience de leur docilité (1) ? Aussi les habitants de Gaëte se montrèrent-ils dociles aux enseignements du saint thaumaturge. Ils le prièrent de demeurer quelque temps parmi eux et d'établir une maison de son Ordre dans la vieille cité. François souscrivit à ces deux propositions, et les habitants se mirent aussitôt en mesure de bâtir le couvent. Or, il arriva qu'au milieu des travaux, un charpentier fut écrasé par la chute de l'une des poutres de l'échafaudage. Son cadavre n'était plus qu'une plaie horrible, et ses camarades se virent obligés de le transporter promptement dans sa maison. Par bonheur, ils rencontrèrent sur leur chemin le séraphique Patriarche, qui, touché de compassion et partageant leur douleur, eut recours à la toute-puissance de Dieu. Il leur commanda de déposer le brancard funéraire, fit le signe de la croix sur le mort, le prit par la main, et lui dit, en l'appelant par son nom : "Lève-toi." Et le mort se releva à l'instant, plein de force et de santé, rendit grâces à Dieu et à François, et retourna gaiement au chantier (2).

Aux portes de Gaëte, notre saint missionnaire opéra un prodige plus surprenant encore que le précédent, et qui est généralement connu sous le nom de "miracle des pommes." Le fait se passe dans le village situé sur la voie romaine qui conduit à Capoue ; nous le reproduisons tel qu'il est relaté dans Mariana, en lui conservant son cachet de simplicité.

"Notre saint étant descendu dans la maison d'un gentilhomme pour y prendre un peu de repos, y fut accueilli avec honneur et invité à dîner ; il accepta, mais il voulut auparavant annoncer la parole de Dieu, et se

(1) Bonav., c. xii.

(2) On a bâti une chapelle sur l'emplacement même du miracle.

rendit sur la place publique. Le gentilhomme et sa famille l'y suivirent pour l'entendre prêcher, ne laissant qu'une servante à la maison pour garder leur fils unique encore en bas âge. La servante, entraînée par le sentiment de curiosité qui est naturel à son sexe, laissa l'enfant tout seul et courut se mêler à la foule. Pouvait-elle prévoir l'horrible malheur qui l'attendait ? A son retour, elle trouva l'enfant mort, à demi brûlé, flottant dans une chaudière d'eau bouillante. Pâle de frayeur, agitée par mille remords, elle retira le cadavre informe et l'enferma dans un coffre. Qu'on juge de la douleur du père et de la mère, à cette triste nouvelle ! Cependant l'un et l'autre surent maîtriser leur affliction, pour ne point contrister l'homme de Dieu ; et lorsqu'il fut rentré chez eux, aucune parole, aucun sanglot, aucun signe ne trahit leur émotion. Pendant le repas, notre saint, connaissant les miséricordieux desseins de la Providence à leur égard, parla avec la douce gaieté qui lui était habituelle. Au dessert, il feignit de vouloir manger des pommes, et comme ses hôtes lui exprimaient le regret de n'en point avoir : "Regardez-là leur dit-il, en indiquant du doigt le meuble où était le cadavre ; ouvrez, et vous trouverez des pommes."—(A continuer.)

DEVOTION AU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS

Le Cœur de Jésus et la Réparation

« La réparation est une œuvre destinée à sauver le monde. »

Paroles de Pie IX.

I

Durant quatre mille ans la terre maudite a été souillée par la présence de l'homme prévaricateur et par la domination de Satan.

Il fallait un réparateur qui fût un Dieu. Il est venu. Il s'appelle Notre-Seigneur Jésus-Christ.

L'Homme-Dieu a laissé ouvrir ses veines et son Cœur. Le sang des veines et le sang du Cœur a baigné, inondé, purifié la terre, et, du même coup, tout réparé pour l'humanité.

Le divin Réparateur n'a point borné sa réparation aux trente et quelques années qu'a duré sa vie, ni aux trente et quelques heures qu'a duré sa passion. Il a dressé un autel, et là, sur la pierre sacrée ou dans le tabernacle, il l'a immobilisée, et, pour ainsi parler, éternisée.

Pourquoi cette perpétuité de la Passion ? Pourquoi ce fleuve de sang sur tous les cieux et sur tous les rivages ?

Hélas ! entre diverses raisons, toutes adorables, c'est parce que le torrent du mal ne devait pas cesser un seul instant de rouler ses tristes flots à travers les générations baptisées.

Jésus-Christ s'est-il trompé ?

Voyez notre monde contemporain.

Un phénomène monstrueux, et que l'on n'avait pu constater, en d'autres temps, que dans les bas-fonds des sociétés en décadence, éclate aujourd'hui à tous les yeux. Quoi donc ! — Non pas seulement l'oubli de Dieu, mais la haine de Dieu !... La haine de Dieu, non pas à l'état de fait isolé, mais se généralisant, prenant les proportions d'une doctrine sociale... Oui, à l'heure qu'il est, elle s'organise en conspiration internationale. C'est fait. De loge à loge, de peuple à peuple, le Dieu grand, le Dieu bon, le Père que l'humanité raisonnable adore à genoux depuis tant de siècles, la haine le traque. Elle l'a chassé officiellement de l'Etat, de la législation civile, des pétoires, de la caserne, des hôpitaux, des cimetières. Elle a inventé l'école neutre, c'est-à-dire l'école sans Dieu. Personne n'ignore que le conseil municipal de Paris a fait retirer des écoles communales et des magasins scolaires tout livre, — y compris l'alphabet et la grammaire, — où se rencontrait le nom de Dieu. La haine a poursuivi Dieu jusque dans les mains et sur les lèvres des petits enfants.

Et le Dieu fait homme, le Verbe incarné, notre béni Seigneur Jésus-Christ, comment la haine l'a-t-elle traité?... Partout où le Crucifix, appendu à la muraille, présidait à la justice, protégeait l'innocence ou consolait la douleur, elle l'a arraché... Que dis-je ? N'a-t-on pas vu le préfet de la Seine jeter dans des tombereaux, comme de la ferraille, les crucifix des écoles, et, pour les vendre, sans enchères, à vil prix, à trente centimes le cent, choisir le jeudi saint, comme, ce jour-là, Judas, son ancêtre, avait, pour trente deniers, vendu Jésus-Christ !...

Croissant avec l'impiété, l'immoralité déborde. On se demande avec terreur si le mariage est encore un état saint et s'il y a des enfants innocents... J'entends dire que les conversations de la jeunesse seraient rougir un corps de garde...

Des productions soi-disant artistiques, dignes de Sodome, envahissent, comme une marée montante, non seulement les musées et les salons, mais les jardins publics, où s'ébattent les jeunes filles et les enfants... Impunément, on peut couvrir les murailles de nos villes d'affiches immondes et d'ignobles dessins. Nous n'avons plus rien à envier aux cités païennes dont la pioche a mis au jour les innombrables turpitudes.

Quant aux littérateurs à la mode, romanciers et poètes, ils en sont aux phosphores de Lesbos et aux bitumes de Gomorrhe.

Dieu disparu et la pudeur morte, chacun entend bien ne relever que de soi, ne prendre conseil que de ses passions, et dominer. La haine d'une classe de citoyens contre les autres classes a, de nos jours, éclaté plus d'une fois. Un certain nombre de journaux, créés tout exprès, l'érigent en principe et même en devoir. Nous avons été témoins d'attentats sauvages. En 1848, trois journées sanglantes. En 1870, des semaines de feu et de sang. A l'heure qu'il est, le sol

tremble sous le pas des révoltés. Que sera la prochaine secousse ? La bête fauve n'a que ses dents pour dévorer. L'homme sans Dieu a la calomnie ; il a la presse, le poison, le poignard, la dynamite... L'assassinat s'appelle maintenant « exécution » ; vivats et hurrahs acclament la « justice du prolétaire ». Il y a deux Frances ennemies et qui paraissent irréconciliables. La guerre à Dieu a déchainé la guerre sociale.

Je le veux croire, l'impiété n'est qu'à la surface dans notre pays et l'insurrection n'a point d'armée.

Mais, les déserteurs, qui les nombrera ?

Qu'est-ce donc qu'un déserteur ? C'est un baptisé qui a la foi, toute la foi, mais qui ne « pratique » pas.

Certes, la pensée d'une agonie qui ne serait pas consolée par la présence du prêtre et fortifiée par le saint Viatique, le fait frémir autant que la pensée d'un enterrement civil lui fait horreur. Il veut bien vivre sans Dieu, mais non pas mourir sans Dieu. Chrétien timide, chrétien irrésolu, chrétien mutilé, il n'ose pratiquer la foi de son baptême.

L'Eglise romaine est d'institution divine, elle est l'Eglise de Jésus-Christ, il le sait. On raillera, ou dans son chef qui est le Pape, ou dans ses membres qui sont les prêtres et les fidèles, l'auguste persécutée, il baissera la tête, il gardera le silence, à moins qu'un lâche sourire n'effleure ses lèvres.

Les journaux qui outragent quotidiennement sa religion, à lui, et la religion de ses enfants, il les achètera et les lira publiquement tous les jours.

Aux manuels civiques, dont il connaît le venin, il n'aura pas le courage d'opposer le catechisme.

Devant les clubs et devant les loges, il n'osera pas fréquenter les cercles catholiques.

Devant les mascarades sacrilèges de la libre-pensée et de la franc-maçonnerie, il n'osera point aller en pèlerinage. Jamais on ne le verra à Lourdes, à la Salette, à Paray-le-Monial, à Issoudun.

Il n'ose pas même, en regard des crucifix brisés, faire ouvertement le signe de la croix !...

Déserteur ! vous dis-je, déserteur !...

N'est-ce pas « traître » qui serait le mot propre ? Car enfin, dans ces jours terribles où nous vivons, la parole du Maître retentit : « Celui qui n'est pas pour moi est contre moi ! » (1).

Ces gens-là, qu'ils le veulent ou non, donnent la main aux insurgés, aux ennemis personnels de Jésus-Christ. Non seulement ils retardent l'avènement du royaume de Dieu, mais ils font l'œuvre du démon. Ces gens-là perdent la France.

Allons jusqu'au bout de ce sombre inventaire. Continuons cette enquête douloureuse, et disons que parmi nous, fidèles, amis du Sauveur, le mal est grand.

Oui, chrétiens, nous avons de quoi pleurer.

Ne parlons plus de ces baptisés qui laissent passer une année et des dizaines d'années sans célébrer avec Jésus-Eucharistie la pâque, cette pâque dont il nous a déclaré pourtant dans son Evangile qu'il

(1) *Matth.*, XII, 30.

avait faim et soif de la manger avec nous (1)... Combien ne s'approchent de la sainte table qu'une fois chaque année, p'ut sous le coup de la menace que par l'impulsion de l'amour!... Combien de communions tièdes, froides, distraites, sans raison et sans cœur!... Combien, sous de vains prétextes, n'assistent pas au saint sacrifice auquel les convie cependant le gémissant appel de la grande Victime de propitiation! Combien pourraient tous les jours entendre la messe et qui ne le font pas!... Combien l'entendent mal!... O Jésus de la sainte hostie, quel nom donner à cette attitude des chrétiens vis-à-vis de votre Cœur Eucharistique? Indifférence, tièdour, froideur, abandon cruel, oubli plus cruel encore... tout cela à la fois!

Oui, tous, qui plus, qui moins, nous avons à nous frapper la poitrine et à crier merci à Dieu... Si notre monde contemporain ne s'abîme pas dans un écroulement formidable, attribuons ce miracle aux supplications réparatrices du Cœur de Jésus dans le très saint et très adorable sacrement de l'autel. La voix du Précieux Sang couvre l'horrible clameur que font nos crimes aux oreilles de Dieu. En même temps que la haine, l'impiété, l'impureté, le blasphème, et aussi nos faiblesses, à nous,—hélas! et nos chutes,—nous dégradent et nous corrompent, la divine Réparation nous rend la force, l'honneur, l'arome, la vie, toute la vie, et celle des corps et celle des âmes, la vie des familles et la vie des nations, la vie de la sainte Eglise romaine. Il n'y a pas interruption dans cette reviviscence, parce qu'il y a continuité dans les actes réparateurs. Oui, à l'heure même où la haine déchire, où l'impiété détruit, où l'impureté corrompt, où le blasphème déshonore, s'élève du tabernacle, de l'hostie, du calice, humble et douce, la voix de Jésus-Christ... Voix de l'amour, elle bénit! voix de la louange, elle réhabilite! voix de la prière, elle rétablit! voix de l'innocence, elle embaume et purifie... Oui, croyons-le, si nous ne sommes pas engloutis, abîmés, c'est que la divine Réparation, comme autrefois l'arche du déluge, nous porte sur les grandes eaux.—(A continuer!)

La dernière Goutte de Sang

(LÉGENDE DU SACRÉ CŒUR)

Le soldat Longin descendait pensif les pentes du Calvaire. C'était le Vendredi-Saint, le soir : il portait sur l'épaule la lance qui avait percé le côté du Crucifié.

Une goutte de sang était restée au bout du fer ; vive, rouge, elle allait tomber dans la poussière du chemin.

Dieu lui fit un calice.

Sur le bord du sentier, une tige pousse tout d'un coup, sur la tige un bouton se forma, le bouton s'ouvrit ; c'était un lis blanc comme le manteau des anges.

La goutte de sang tomba dans la corolle, et la corolle se referma.

Longin n'avait pas vu le prodige, et il avait continué sa marche.

(1) Luc, xxii, 15.

Mais un des archanges qui entouraient le Calvaire, s'était détaché des célestes phalanges et il avait suivi le soldat.

Il se prosterna et cueillit la fleur, puis il prit son essor, et, dès qu'il fut dans le ciel, il planta le beau lis dans le jardin des anges.

A chaque printemps une tige poussait, mais le bouton ne s'ouvrait pas. Quatre ou cinq fois cependant, dans le cours des siècles, les pétales du lis parurent près de s'ouvrir. Ils laissèrent même échapper un parfum si suave, si suave..., c'était quand il y avait sur la terre des âmes ardentes éprises du Crucifix.

L'archange prosterné espérait alors que le beau lis allait s'épanouir, mais il ne s'ouvrait pas.

Seigneur, faites fleurir le lis du jardin des anges !

Le Seigneur commanda au bouton de s'ouvrir ; un parfum enivrant remplit tout le paradis ; la corolle se pencha, la goutte de sang tomba... Elle traversa toutes les sphères des cieux ; les étoiles qui la voyaient tomber, dardaient tous leurs rayons, et la goutte de sang s'empourpait de mille feux. Elle tomba, tomba jusque sur un petit coin de la terre où il y avait une enfant de quatre ans prosternée dans une petite église.

C'était entre les deux élévations de la Messe : l'enfant avait ses petits genoux nus par terre, et elle disait une parole qu'elle se sentait portée à répéter toujours sans bien la comprendre : « O mon Dieu, je vous consacre ma pureté, et je vous fais vœu de perpétuelle chasteté. »

Quand elle se releva après la seconde élévation, elle vit une goutte de sang, brillante comme du feu, qui tombait sur elle ; elle la recueillit dans ses petites mains, la porta à ses lèvres ; et comme les petites fleurs boivent les gouttes de rosée, elle but la goutte de sang.

Dès lors, le cœur lui brûla toujours dans la poitrine. L'enfant, c'était Marguerite-Marie, dans la petite église du château du Terreau, à Verosvres.

La dévotion du Sacré Cœur venait d'être semée dans le monde, avec la dernière goutte de sang du Côté percé sur le Calvaire. Depuis ce temps, le sang de Jésus-Christ, puisé au calice eucharistique, fait fleurir la chère dévotion dans les cœurs purs.

AVIS

Notre *Petite Revue* de ce mois est un peu en retard, nos imprimeurs, MM. J. Chapleau & Fils, ayant eu à déplacer leur engin pour agrandir leur établissement, il nous a fallu retarder inévitablement ce numéro.